



PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

MODES.

IL n'y a point de doute sur la vogue des travestissemens dans les fêtes de cet hiver. Les femmes ont trop bien compris tous les avantages que leur offrait cette mode qui en renferme mille, et qui, se présentant sous tant de nuances, tant d'aspects différens, offre un champ aussi vaste que piquant à leurs caprices et à leur coquetterie. Cette nouvelle impulsion donnée à nos mœurs de salon prit sa source dans les délicieux croquis de Gavarni, dont le pinceau révéla tout le charme que peut renfermer une gaze ou un ruban drapé ou voltigeant d'une manière étrange ou fantasque. Dans ces petits tableaux, si suaves et si légers qu'ils semblent avoir été jetés rapidement dans le gai délire du champagne, ou à la suite d'un triomphe brûlant encore à l'imagination, se sent toujours un instinct de bon goût, de délicate recherche, dans

lesquels les femmes ont trouvé maints nouveaux élémens de plaisirs et de succès. L'hiver dernier vit paraître dans nos salons plus d'une charmante imitation des travestissemens de Gavarni; cet hiver, on en verra mille, on en verra partout, car partout on se plaît dans ce qui est neuf, varié et attrayant.

Les bals de l'Opéra paraissent cette fois devoir être à l'unisson de ce nouveau genre de luxe. Des préparatifs se font en secret pour y réunir tout ce qui peut exciter l'intérêt et la curiosité. Parmi les détails qui sont recueillis sur ces mystérieux apprêts, nous transcrivons ceux-ci :

Dans un espace réservé au fond de la salle, se rangeront d'abord une vingtaine de musiciens montés sur des chevaux richement caparaçonnés, d'après le style de l'époque à laquelle ils seront censés appartenir. Les musiciens eux-mêmes seront bardés de fer, auront le casque en tête, et exécuteront des symphonies com-

posées pour l'occasion et dans le goût d'alors ; les instrumens seront à vent et faits sur les anciens modèles. Aux chants de ces symphonies, défilèrent tous les personnages principaux des périodes successives du moyen âge, de la renaissance, et des tems écoulés jusqu'à nos jours, par groupes de six personnes : trois hommes et trois femmes. Ces couples offriront pour chaque époque le costume différent du seigneur, du bourgeois et du manant. Chaque groupe sera précédé d'un héraut, revêtu d'une armure militaire qui se rapportera aux personnages. Ces hérauts porteront en outre chacun une bannière sur laquelle sera inscrite l'époque à laquelle ils appartiennent, et ils annonceront l'arrivée de chaque groupe au son d'une trompe également en rapport avec le reste de leur équipement. Puis, tous ces groupes réunis se mêleront ensemble et exécuteront diverses danses de caractère.

— Les robes en blonde noire, doublées en satin de couleur, forment les toilettes les plus élégantes et les plus distinguées. Ce genre de costume peut s'adopter également pour toilettes de bal, de soirée ou de dîner, selon la forme qu'on donne à la robe. Nous avons distingué dans ce genre la robe de l'ambassadrice de ***, comme modèle de travail et de bon goût. Tous les dessins étaient appropriés à chaque partie de la robe, de manière à ne rien laisser perdre de la grâce de la coupe, ni de la richesse des dessins ; c'est-à-dire que les colonnes de fleurs, travaillées sur le jupon, à une main d'intervalle l'une de l'autre, se trouvaient répétées sur les draperies et les manches dans le sens qui leur convient, chaque morceau de la robe ayant été confectionné séparément. Cette exécution a été due aux soins de M. Violard, rue de Choiseul, n° 2 bis, qui a su porter dans cette partie de notre industrie une perfection tout à lui. Nous avons aussi admiré chez lui une robe en blonde blanche, ouverte sur le devant, ainsi qu'on

en porte aujourd'hui, et encadrée dans des dessins magnifiques. Les mantilles et doubles sabots des manches étaient assortis avec un goût exquis. Cette robe, destinée à une toilette de la plus grande élégance, a acquis encore un nouveau mérite par la disposition de sa coupe et de ses ornemens confiés au talent de M. Popelin, rue Neuve-Vivienne, n° 3, qui sait toujours donner un cachet de bon goût et de distinction à tout ce qui sort de ses ateliers. Nous offrirons le modèle de ce joli costume.

Il nous reste à rappeler l'attention de toutes les femmes qui ont un joli bras ou une jolie main ; de toutes celles enfin qui adoptent la mode des gants et des mitaines noirs ; il nous reste, disons-nous, à leur rappeler le choix charmant de cet article dans les magasins de M. Violard. Il s'en trouve en blonde et en dentelle noire, qui sont d'un travail admirable par leur élasticité ; et leur forme, maintenue sans couture sur aucun point, est terminée en haut et en bas par les mêmes dessins qui se trouvent aux bords des dentelles. Les mitaines en filet noir avec dessins en chenille sont aussi tout-à-fait dans le style du jour.

On trouve aussi chez M. Violard de la blonde en pièce pour robes, que l'on peut acheter à l'aune, et qui, moins dispendieuse que les robes confectionnées exprès, n'en feront pas moins des toilettes très-élégantes. Il est du moins d'un très-grand avantage de pouvoir prendre juste la quantité qui vous convient.

— Les tresses à la Clotilde se portent toujours par toutes les physionomies auxquelles elles siéent bien. En toilettes de petites soirées on en voit beaucoup dont l'espace vide, au milieu du cercle qu'elles décrivent sur les joues, est rempli par deux nœuds de rubans formés par trois petites coques et deux bouts. Cet ornement, qui ressemble un peu aux œillères que l'on met aux chevaux, n'en est pas moins très à la mode cet hiver. On vend

beaucoup de ces petits nœuds tout faits fixés sur une épingle noire. On y emploie des rubans en vieux *genre*, chinés ou brochés de toutes nuances ; puis des rubans en gaze noire brochés or ou argent.

— Quant à la mode dominante en fait de coiffures, il est impossible de rien décider. On en voit autant de hautes que de basses. Seulement il est à remarquer que les femmes les plus à la mode, celles qui auraient été qualifiées de *merveilleuses* ou de *petites maîtresses* si elles eussent apparu du tems de l'empire, adoptent des coiffures de caractère, et semblent copier exactement les portraits des Sévigné, des Montespan, etc., etc. ; mais il faut convenir que, pour hasarder une telle imitation, il faut être plus que sûre du talent de son coiffeur pour ne pas risquer un échafaudage ridicule.

— Au spectacle on voit beaucoup de chapeaux en satin rose, ornés d'une seule plume rose, peu longue, mais très-fournie, et se recourbant presque sur la passe. Des chapeaux en satin blanc broché, doublés en satin rose, et ornés de deux plumes blanches s'inclinant de côté, appartiennent aussi aux toilettes distinguées. Les modes de M^{me} Guichard-Pavie, rue Laffitte, n^o 9, y sont toujours reconnues par une simplicité de bon ton et un choix dans la beauté des ornemens, qui est le type des maisons de modes du premier ordre. Nous avons vu aussi de petits bonnets aussi élégans, aussi seyants que les plus jolies coiffures de bal, et qui sortaient de ces mêmes magasins.

— Les demi-voiles de blonde ne sont plus incompatibles avec les plumes, dès que les plumes toutefois sont en couleur, et de la même nuance que le chapeau. Cet arrangement donne souvent un cachet de *négligé* que ne peut avoir un chapeau à plumes qui ne serait pas modifié par un demi-voile. Ceux en point d'Angleterre sur une capote de satin rose sont de très-bon goût.

— On voit beaucoup de capotes qui ont

des formes rondes et plissées. A celles-là on ne peut admettre de plumes : un bouquet de fleurs ou un nœud sont leurs seuls ornemens.

— On remarque beaucoup de petits bonnets de blonde ayant, au lieu de fleurs, des têtes de marabouts roses ou blancs. Cet ornement est léger et très-gracieux.

LE RÊVE DÉTRUIT.

Scène de l'Atelier d'un Peintre.

« Vous ne voulez-donc pas venir, Ondine ? demandait quelques jours après M. Léonard, sortant pour aller aux Bouffes ; décidément vous ne voulez pas ? »

— Non, mon oncle, répondit-elle en riant, animée ce jour-là d'un de ces honneurs sans nom, d'un vaste plan de travail, d'une disposition tout harmonieuse, qui n'avait besoin d'aucune distraction étrangère. Merci !

— Eh bien ! à ce soir, dit-il rayonnant comme elle : car la musique italienne lui faisait au loin une invitation à laquelle il lui eût été impossible de résister. A ce soir ! répéta-t-il en retournant à son chevalier quitté plus tôt qu'à l'ordinaire. Je vous ordonne d'être bien heureuse et bien sage. »

Elle demeura seule, émue et libre ! Sa pensée s'envolait devant elle, comme si elle ouvrait de grandes ailes dans l'espace ; à peine son jugement pouvait-il la suivre. Contente, mais étonnée de cette solitude entière, elle courut vers la fenêtre, pour appuyer un moment sa liberté rêveuse. Elle y demeura long-tems ravie et tournoyant dans son cercle de doux mirages. La neige de trois jours, affirmée par l'haleine du vent du nord, couvrait d'un vaste suaire tout le couvent, les décombres et les monumens commencés. Il

n'était pas six heures, et la lune déjà flottait pure et tranquille au-dessus de Paris et du monde! Elle remplissait l'atelier d'une lumière douce comme l'espoir en glissant sur les vitres plus brillantes par l'action d'une forte gelée. Ondine la regardait monter silencieuse et seule. — Toujours seule, disait-elle. Pourtant elle est bien calme, et ne paraît pas souffrir : elle est aimée durant le jour, peut-être; et avec cette pensée, c'est un bonheur qu'une grande solitude! pour elle aussi, peut-être, sa nuit est peuplée d'illusions!

Ses illusions à elle, tendres et pieuses, confiantes comme l'amour vrai, s'harmoniaient avec sa figure transparente et mobile. Un sentiment profond de reconnaissance pour l'amour qu'elle éprouve et celui qu'elle inspire, l'entraîne à genoux, car elle est sûre que Dieu la regarde et lui permet d'aimer ainsi. Glissée au pied d'une chaise qu'elle a marquée d'un ruban parce qu'elle ne sert qu'à Yorick, elle prie devant cette majestueuse église du ciel, où quelque ange peut-être suspend chaque soir une lampe ardente pour surveiller les âmes commises à sa garde.

Quelle joie pour ceux qui l'aiment, pense-t-elle, quand ils vont apprendre le grand événement qui s'apprête dans sa vie! Comme son oncle chérira Yorick, dès qu'il saura que c'est à lui qu'elle doit ses progrès, et le talent qu'elle va bientôt avoir! Et lui, comme il sera fier de le lui avoir donné! quelle sympathie de goûts, d'humeurs! Quelle douce maison, plus tard, quand sasœur y viendra, étonnée, curieuse, contente! et qu'elle dira : mariée! Ondine! est-ce possible? Oh! c'est à pleurer de joie, une perspective pareille : aussi elle pleure; aussi des larmes qu'elle ne sent pas tomber, mouillent le sourire qui ouvre ses lèvres en prière. Aussi, consacrer une telle soirée à la contemplation de l'image plus heureuse d'Yorick, c'est comme la passer avec lui! Ces portraits éclairés à demi, ces dessins épars, ce marbre pur qui vient de lui, tout le re-

trace, tout s'anime et brûle, tout en parle; le feu roule son nom!... et elle dit : Que je suis bien! Tout-à-coup elle entend frapper. Elle lève ses mains, puis elle les pose sur son cœur pour l'empêcher de battre ou de s'enfuir; car elle a reconnu ces coups précipités. Ils ont comme une voix pour elle seule; et à ce trouble qui la parcourt de la tête aux pieds, il est impossible que ce ne soit pas lui! Pourtant elle ne bouge pas; où en trouverait-elle la force?

On frappe encore, on redouble avec instance. Elle se penche en avant et demande : « Qui est-là? Qui êtes-vous?

— M. Léonard! Élisabeth! Ondine! ouvrez-moi?

— C'est sa voix... » Dieu! qu'elle lui plut! En rassemblant tout son courage, elle entr'ouvre à peine la porte, et passant sa tête en dehors :

« A demain! dit-elle. Je suis seule, mon oncle est au spectacle. Adieu!

— Non, pas encore adieu! répond-il; laissez-moi vous parler! qu'Élisabeth descende. Je veux vous voir! » Et il l'oblige de céder à l'effort qu'il fait pour ouvrir entièrement la porte.

Le voilà devant elle. Elle le regarde. Qu'il est changé! Pourquoi cette agitation qui la frappe, bien que sa parure soit plus brillante, plus recherchée que la veille? D'où vient-il donc si beau, mais si pâle?... et où va-t-il?

« Bonsoir! » a-t-il dit. L'altération sensible de sa voix, tous ses traits altérés frappent Ondine d'un saisissement qu'elle n'a jamais senti.

« Je ne voudrais pas vous troubler, poursuit-il; mais j'ai souhaité voir M. Léonard, vous voir seuls, sans aucuns témoins de la folie honteuse où je suis... Il fallait aussi prévoir, régler le sort du pauvre enfant que nous avons nommé ensemble : voici son avenir, écrit, signé de ma main; le double de cet acte est chez le notaire, dont il porte le nom : M. Léonard verra bien. Moi, en Allemagne, en

Italie, je ne sais où, il m'eût été difficile de veiller sur ce devoir : j'en ai tant oublié ! J'ai oublié ma mère, qui n'est plus !.... Mais non, ce n'est pas vrai. J'y pense toujours devant vous... devant vous seule, Ondine, je mettrai tout mon cœur à découvert.... Vous voyez un homme bien malheureux.

— Pourquoi vous faire du mal ? dit-elle en retrouvant, en détestant pour lui le souvenir d'une soirée jalouse : pourquoi si injuste ?

— Injuste ! moi, s'écrie-t-il en se promenant à grands pas dans la demi-teinte du soir qui commençait à rembrunir l'atelier ; injuste !... Plût au ciel ! non ; mon cœur est éclairé... par un coup de tonnerre. Je connais mon malheur ; je m'en vais avec lui, mais la perfidie me révolte. Trahir ainsi ! poursuit-il en saisissant la main d'Ondine, et la pressant à lui faire peur ; quelle indignité ! me combler d'espérance, et se promettre, et se choisir, et se donner à un autre !

— Quoi?... s'écrie-t-elle avec épouvante.

— Honte et fureur, interrompit-il en déchirant son mouchoir par lambeaux ; mais demain à la pointe du jour, je pars, je fuis. J'ai voulu vous voir, vous ? mais jamais je ne reparaitrai devant les autres. Adieu ! Ondine, adieu ! »

Effrayée de cet égarement, elle s'élançait entre la porte et lui. Elle l'arrête et lui dit hardiment de sa voix tremblante :

« Yorick, votre défiance est un crime devant Dieu. Je l'atteste ! détrompez-vous, détrompe-toi, Yorick !... Il y a de quoi perdre la raison de vous voir ainsi ! Oh ! que c'est mal d'accuser sans savoir !

— Je sais, mais je sais ! mais j'ai vu !

— Non, c'est faux, je le jure. Qui le sait, si ce n'est moi ! si ce n'est Dieu, tenez, qui nous regarde là-bas ? Restez, oh ! restez, pour vous repentir d'avoir soupçonné un cœur qui vous aime, qui n'aimera que vous. »

Elle parlait vite, ou plutôt, son ame

parlait, elle était seule avec son amant désespéré, qui s'en allait *demain* ! Elle aurait voulu savoir mille mots, mille sermens, pour le persuader et le guérir : car il était affreux l'état où elle le voyait.

Et lui se jette à ses pieds ; la regarde avec des yeux où brillent la surprise, le doute, l'espoir...

« Mais c'est un rêve que vous me dites là ? Mais êtes-vous un ange qui déchirez ma terrible vision ? Quoi ! je ne suis pas trahi ? quoi ! je n'ai pas vu ?...

— Non.... non ! disait la jeune fille haletante, tandis qu'il baisait ses mains, sa robe, ses cheveux tombés sur ses genoux.

— Parlez, Ondine ! adorable enfant ! dites ce que vous savez, dites que ce n'est qu'un jeu, une épreuve encore... Mais, non, vous me trompez aussi.... tout trompe dans le monde ! Tenez, démentez sa couronne que j'ai volée à sa corbeille nuptiale ; tenez, dit-il en la foulant aux pieds. Défendez donc la parjure, l'indigne Camille ! »

Un cri d'horreur sort du cœur d'Ondine, retombée sur sa chaise comme si la foudre l'eût frappée ; elle ne voit plus qu'à travers un brouillard ; sa raison se mêle avec sa terreur : toute la vie semble s'échapper loin d'elle. Son front heurte celui d'Yorick, qui, frappé lui-même de ce cri déchirant, retombe à genoux devant elle, stupéfait, curieux, parcourant d'un regard plein d'anxiété cette jeune tête, si pâle qu'on la jugerait morte. Ils ne parlent plus ni l'un ni l'autre. Elle l'a entendu pourtant se traîner jusqu'à elle sur ses genoux ; elle tourne un regard mourant vers cette figure, cette belle figure d'Yorick, toute pâle aussi, toute baignée de larmes.

« Ne pleure pas, Ondine ! ne pleure pas ! » murmure-t-il ;

Elle ne pleure pas : elle ne doit plus pleurer. Mais cette voix, ce nom qu'il ose lui donner ; sa main qu'elle sent brûler près de la sienne, lui causent une frayeur

désespérée. Elle se lève tout entière ; elle veut crier encore , mais son souffle s'éteint dans sa bouche.

« Allez-vous-en ! dit-elle d'une voix étouffée ; il y a trop de lumière ici... allez-vous-en ! Vous m'avez rendue honteuse pour le reste de ma vie. »

Il sanglotait, lui ; mais ces sanglots du cœur, ces mains qui l'étreignent, le délire de ses yeux, la révoltent, l'épouvantent : elle se dégage avec une force qu'elle croit devoir à la colère, et elle s'enfuit vers sa chambre comme vers son dernier asile.

Au moment de passer la porte, elle s'arrête, comme pour mourir ; elle voit Yorick prosterné dans son étonnement, bourrelé comme un criminel abandonné de tout le monde, d'elle-même ! Oh ! c'était triste comme un désert ! Une résolution, qu'elle aurait jugée impossible si elle ne l'eût sentie, se fait en elle : calme, elle revient, douce comme la pitié ; elle attache sur lui un long regard plein de reproche et de pardon.

— Que mon secret meure avec vous et avec moi, dit-elle. Ne faites jamais ce mal à mon oncle de lui apprendre qu'il n'y a plus pour moi de repos dans ce monde, à cause de vous. Oubliez-le vous même... Il me l'avait dit, poursuivit-elle en se détournant tristement ; mais c'est si difficile de croire au malheur dans l'amour.

Ce mot la frappe de stupeur, et siffle comme un son aigu qui traverse sa tête. Elle y porte les mains, en répétant d'une voix sourde :

« Allez-vous-en ! allez-vous-en ! »

Peu après, elle entendit fermer l'atelier, puis elle n'entendit plus rien ; puis, en étendant ses bras sur la porte, dont elle s'était approchée pour écouter encore :

« Dieu soit loué ! dit-elle, je meurs ! »

— Que dites-vous donc, mademoiselle ? demande Elisabeth en apportant de la lumière, qui entre comme une lame d'acier sous les paupières d'Ondine.

— Un mal de tête affreux ! Elisabeth,

répond-elle en tournant le dos à cette lampe redoutable.

— Aussi, vous travaillez trop tard : cela tire les yeux. L'hiver n'est pas l'été. Mais où donc est monsieur ? Je croyais qu'il parlait avec vous tout à l'heure.

— Il est aux Bouffes, Elisabeth. Il rentrera bien tard.

— Eh bien ! moi, si j'avais un conseil à vous donner, ce serait de vous coucher de bonne heure : une longue nuit de sommeil double un jour de travail. Demain, vous serez fraîche comme une rose, et éveillée comme une souris.

— Merci, Elisabeth. Je ne travaillerai plus qu'une heure.

— Mais vous tombez de migraine.

— Une heure, Elisabeth. Je veux écrire à ma sœur... car il y a long-tems que je n'ai écrit à ma sœur.

— Pardi ! toute cette peinture vous dévore. Allons, écrivez une heure. Relevez toutes vos tresses sous votre bonnet ; il est trop petit pour tant de cheveux ; mais ils vous tiendront chaud. Quelle forêt ! miséricorde ? Il n'y a rien de si bon que la chaleur pour la migraine.

— Merci ! oh ! merci ! Elisabeth. »

Elle écrit durant une heure... sans pouvoir terminer sa lettre.

M. Léonard ne rentra guère qu'à minuit. Le poêle était rouge encore, mais l'atelier désert.

« Bon ! dit-il, elles dorment. »

Et il se coucha tout plein de la divine mélodie italienne : aussi rêva-t-il du ciel et de Marianne.

M^{me} DESBORDES-VALMORE.

Littérature.

NAPOLINE, par M^{me} Émile de Girardin,

Est un nouveau poème qui a paru avec tout l'intérêt attaché au souvenir des brillantes

productions de son auteur. Delphine Gay fut une des gloires poétiques de notre sexe, et ses succès se perpétuent dans chacune de ses heureuses conceptions.

PRIEZ POUR ELLES! par Alphonse Brot, auteur d'*Entre Onze heures et Minuit*, et d'*Ainsi soit-il*.

Depuis Bernardin de Saint-Pierre qu'on lit beaucoup et qu'on affecte de dédaigner, on a peu essayé de nous intéresser avec des situations simples; on a reculé devant la difficulté d'extraire la poésie de scènes de famille; on a trouvé plus aisé de sortir de la vérité et de multiplier les incidens, que d'attacher par l'expression naïve de passions naturelles.

Aussi, pour ceux qui aiment les tableaux d'intérieur, le livre de M. Alphonse Brot sera une véritable bonne fortune. Il semble l'avoir publié avec crainte, et le considérer comme un anachronisme; il a eu tort de désespérer du public. Il est encore des hommes qui aiment à se reposer de la lecture de tant d'œuvres vides et immorales, en parcourant une suite de suaves peintures, en laissant tomber une larme sur des pages empreintes d'une douce mélancolie, en suivant dans un récit attachant le développement d'une pensée morale dramatisée avec talent.

Pourtant M. Alphonse Brot s'est laissé égarer par son ame : peut-être la société n'est-elle pas ressemblante, peut-être a-t-il vu à travers le prisme du sentiment les hommes d'aujourd'hui? Ses personnages sentent trop vivement, sont trop pleins d'énergie passionnée pour trouver leurs analogues dans ce monde matérialiste et blasé, qui a tous les vices, d'autrefois avec moins de franchise dans le désordre.

A ceux qui lui feraient ce reproche, il peut répondre qu'il a peint les hommes tels qu'ils doivent être, et non tels qu'ils sont; à ceux qui trouveraient dans son style parfois quelque chose de maniéré, il

peut dire que ces défauts sont inseparables d'un ouvrage dicté par le cœur et écrit d'inspiration. Ils sont, du reste, largement compensés par des situations qui feront pleurer tout le monde, par de touchans dialogues, par de philosophiques idées, par d'élégiaques méditations jetées au milieu d'une narration intéressante.

M. Alphonse Brot a mis en jeu dans ce seul volume les six amours auxquelles une femme en avait consacré six. Si le mérite est une règle infaillible de succès, son roman, de beaucoup supérieur à ses premiers, doit lui assurer, parmi nos jeunes littérateurs, une place distinguée qu'il saura conserver, car ses progrès passés nous sont une garantie de ses progrès à venir.

Nous mentionnerons aussi une charmante *eau-forte* de M. Édouard May: si c'est un début, il est heureux et promet beaucoup.

NOUVELLE LUMIÈRE.

Parmi toutes les annonces bizarres que l'on trouve quelquefois dans nos journaux, telles que les bons mariages à faire, les guérisons infaillibles pour les maux de dents, les remèdes contre les rides, etc., il en est peu qui soit plus pompeuse, plus surnaturelle que celle-ci : « *Nouvelle Lumière*. Les difficultés de vivre en société sont levées. Il n'y a plus d'usuriers; le bonheur est trouvé; la cause du mal et son remède; moyens de découvrir les plus secrètes pensées; les peines de l'ame soulagées en peu de tems, et la fureur de la jalousie guérie à l'instant même. Système universel, par Victorien. 1 vol. in-8°, prix 3 fr., chez Dentu, au Palais-Royal. »

Certes, on n'eut jamais tant de bien-être à si bon compte. En sera-t-il du bonheur comme des journaux? Va-t-on l'établir au rabais?

Album.

La Peur du Mal!..... Voilà un titre un peu vague, mais de quel mal a-t-on peur?... Hé! mon Dieu, c'est un mari qui craint certain ridicule, et qui pour l'éviter redevient galant, aimable, empressé. Il est vrai qu'un jeune rival, bien fait, jouissant d'une réputation de séducteur, est pour beaucoup dans cette conversion rapide; mais enfin en faveur du résultat, il faut excuser le motif. Le mari poltron va même jusqu'à sacrifier un porte-feuille de premier ministre à cette terreur qui l'agite tout-à-coup au milieu de ses rêves d'ambition. Ce sujet, développé avec assez de bonheur par MM. Ancelot et Lurine, a réussi complètement au Vaudeville, il y a quelques jours. Il nous semble bien emprunté à une nouvelle de M. Loève-Weimars, insérée il y a quelques années dans la *Revue de Paris*, nouvelle dont le dénouement est sanglant, épouvantable. Les auteurs d'aujourd'hui ont préféré donner une leçon salubre à quelques maris. Puissent-ils ne pas prêcher dans le désert!

— Brunet vient de faire ses adieux au théâtre des Variétés, dont il a été longtemps le directeur et l'acteur. On sait combien il était aimé et du public et des artistes. Les uns et les autres lui ont donné un dernier et honorable témoignage d'intérêt. Il y avait foule à sa représentation à bénéfice, et l'élite des artistes s'était fait un plaisir d'y coopérer : M^{lle} Mars, Armand, Baptiste aîné, Perrot, M^{me} Mon-

tessu, M^{me} Volnys, M^{me} Allan-Despréaux; tous les comiques des théâtres de Paris ont joué successivement dans *Rodolphe*, la *Gageure imprévue*, le *Désespoir de Jocrisse*, et une macédoine fort amusante. La recette s'est élevée à près de 10,000 fr.

— A la Porte-Saint-Martin, depuis quelques jours, on joue le *Malade Imaginaire* de Molière, avec la cérémonie et toutes les folies dont on a coutume d'accompagner la réception du malade, *in docto corpore*. Cette innovation n'a pas été mal accueillie.

— Le fameux drame de *Calas*, qui a été représenté avec tant de succès à l'ancien Ambigu-Comique, vient d'être repris au théâtre de la Gaîté. Il y fait de nouveau répandre des larmes, et chaque représentation attire la foule.

— Le Cirque-Olympique a retrouvé la vogue dont il jouissait naguère, avec sa pièce d'ouverture, *l'Homme du Siècle*. Il est difficile de se faire une idée de la beauté des tableaux offerts dans cette production gigantesque. La Bataille de Waterloo, le Passage du Pont d'Arcole, les Pestiférés de Jaffa, le Bal de l'Hôtel-de-Ville au Mariage de Marie-Louise, le Banquet de la Garde Impériale aux Champs-Élysées, etc., etc., suffiraient seuls pour attirer tout Paris. Ces décorations admirables sont dues au talent de MM. Filastre et Cambon.

— M. Léon Noel vient de publier une magnifique lithographie de Frédérick-Lemaître. Jamais cet artiste n'avait été fait plus ressemblant.

—
A ce Numéro est jointe la planche 1020.

Modes de Paris.



Petit Courrier des Dames
Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra
Chapeau en Velours. Robe en satin brodé des M^{rs} de
M^r Pepelin Ducare rue neuve Vivienne 3.

Miss^{es} J. & J. Fuller N.º 34. Rathbone Place London.

Ayuntamiento de Madrid

